

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

II

DANS LEQUEL ON EXPLIQUE COMMENT ET POURQUOI LE COMTE DU LUC ÉTAIT DEVENU UN RAFFINÉ

Il rengaina son épée, remit son pourpoint, tourna tout d'une

elle donc déjà éteinte ? Ne voyez-vous pas l'état où je suis ? Sans vous, que ferais-je ! que deviendrais-je, seul, abandonné de tous ? Eh bien ! oui, j'en conviens, j'ai eu tort, je voulais me faire tuer par vous. La mort m'aurait semblé plus douce, donnée par un ami. Mais, je vous le jure, c'est fini maintenant ; je reconnais combien j'étais fou.



Il appuya l'épaule contre un arbre, baissa la tête sur la poitrine et se mit à réfléchir profondément.

pièce sur les talons, et sans même saluer son adversaire, il alla retrouver son cheval.

Mais tout à coup le comte jeta son arme, s'élança vers lui et tomba dans ses bras en fondant en larmes.

— Mon ami, s'écria-t-il, pardonnez-moi. Si vous saviez combien je souffre !

— Corbieux ! moi aussi je souffre. Croyez-vous donc que je n'ai pas partagé votre douleur ? Mais c'est assez ; adieu, monsieur le comte.

— Eh quoi ! mon ami, m'abandonnez-vous dans l'état où vous me voyez ? Cette grande amitié que vous m'avez jurée est-

— Écoutez, comte, je consens pour cette fois à oublier ce qui vient de se passer ; mais il ne faut pas que semblable chose se renouvelle à l'avenir, sans cela, sur mon âme...

— Pas un mot de plus, et donnez-moi votre main, capitaine, interrompit vivement le comte. La leçon que vous me donnez est rude, j'en ferai mon profit. Sur ma foi de gentilhomme, jamais, quel qu'il arrive, un usage ne s'élèvera entre nous.

En ce moment, des cris et des coups de feu se firent entendre dans l'épaisseur d'un bois voisin.

— Qu'est cela ? fit le comte.

— Je l'ignore comme vous ; mais, croyez-moi, c'est peut-être

le hasard qui nous vient en aide. A cheval, et marchons au bruit. Notre promenade dans ces régions inconnues n'aura pas été sans résultat.

— Allons ! répondit simplement le comte.

Ils se remirent en selle, s'assurèrent que leurs pistolets étaient en état, mirent l'épée à la main et s'enfoncèrent résolument sous le couvert.

— Demeurez là, et laissez-moi aller en éclaireur. Il est bon de savoir à qui nous allons avoir affaire, dit le capitaine.

Tout en parlant ainsi, il avait mis pied à terre, avait jeté la bride à son ami et avait disparu dans les halliers.

Son absence dura à peine cinq minutes. Presque aussitôt il reparut :

— Ma foi, comte, dit-il gaiement en remontant à cheval, je crois, le diable m'emporte, que Dieu vous protège. Voici l'occasion de me prouver que vous êtes non-seulement un homme sage et intelligent, mais encore un profond politique.

— Que voulez-vous dire ? s'écria le comte.

— Le duc de Rohan, à la tête d'une vingtaine de gentilshommes, se défend contre une troupe trois fois plus nombreuse d'estafiers, probablement envoyés par de Luyne à sa poursuite. Que faisons-nous ?

— Sang-Dieu ! capitaine, nous sommes gentilshommes. Sus aux estafiers !

— A la bonne heure ! dit le capitaine.

Et sans plus de paroles, l'épée aux dents et les pistolets aux poings, ils se lancèrent à fond de train vers l'endroit où le combat continuait toujours ; puis, arrivés en vue des combattants, ils tirèrent leurs quatre coups de pistolet et se ruèrent, l'épée haute, sur les estafiers, aux cris répétés de :

— Rohan ! Rohan !

Les estafiers, déjà ébranlés par la résistance énergique des gentilshommes du duc, en entendant ces cris et voyant tomber quatre de leurs camarades, perdirent tout courage. Une terreur panique s'empara d'eux ; ils se crurent attaqués par une seconde troupe, et, tournant bride aussitôt, ils se mirent en fuite dans toutes les directions, laissant le duc de Rohan et ses gentilshommes maîtres du champ de bataille.

— Pardieu ! mon cher comte, s'écria gaiement le duc en lui tendant la main, il n'y a que vous pour faire de telles surprises. Sur mon âme, le service est grand, car ces drôles nous donnaient fort à faire.

Le comte salua respectueusement le duc de Rohan.

— Monseigneur... dit-il.

— Allons, allons, comte, voilà encore ma dette augmentée envers vous. Mais comment se fait-il que vous soyez arrivé si à propos à mon aide ?

— Oh ! bien simplement, monseigneur. Lorsque j'ai eu l'honneur de vous saluer dans mon château, le capitaine Vatan, que vous me permettez sans doute de vous présenter, m'a fait observer avec raison que ma conduite envers vous n'avait pas été telle qu'elle devait l'être. Ce que j'ai aussitôt reconnu. Je suis parti tout de suite pour essayer de vous rejoindre et vous prier d'agréer toutes mes excuses. J'étais fort chagrin, monseigneur, lorsque je suis arrivé à Mauvers, et...

— Pas un mot de plus, je vous prie, mon cher comte, interrompit le duc du ton le plus affectueux. Je ne vous ai, croyez-le bien, gardé aucune rancune de cette mauvaise humeur passagère et en supposant que vous ayez commis une faute, vous l'avez réparée de telle sorte que, je vous le répète, vous me faites encore une fois votre obligé.

— Vous me comblez, monseigneur.

Le capitaine Vatan écoutait cette conversation en souriant dans sa moustache et hochant la tête d'un air de satisfaction manifeste.

Et ce moment on entendit le bruit d'une troupe de cavaliers qui s'approchait rapidement.

Les gentilshommes reformèrent leurs rangs, prêts à faire tête aux nouveaux ennemis qui sans doute s'approchaient. Mais leur crainte fut de courte durée.

Les nouveaux venus étaient des gentilshommes protestants qui accouraient, sous les ordres de M. de Lectoures, se mettre à la disposition du duc de Rohan.

— Eh bien ! demanda vivement le duc, qu'y a-t-il de nouveau ?

— L'alerte a été chaude, répondit de Lectoures, mais soyez tranquille, monsieur, ce sera la dernière : maintenant, tous les estafiers du royaume, fussent-ils réunis, ne pourront plus rien contre vous.

Tous les gentilshommes agitèrent leurs chapeaux et brandirent leurs épées aux cris cent fois répétés de :

— Vive Rohan !

— Voilà qui va bien, dit le duc en riant. Messieurs, je vous remercie. Avec une telle escorte, je me fais fort de traverser la France entière. Où sommes nous ici ?

— Monseigneur, répondit de Lectoures, nous sommes à une demie lieue de Corbeil. M. de Sainte-Romme, dont le château se trouve dans le voisinage, nous a gracieusement préparé des logis chez lui.

— Eh bien, messieurs, je crois que ce que nous avons de mieux à faire est d'accepter la gracieuse hospitalité de M. de Sainte-Romme, et de nous rendre au plus vite à son château.

Et se tournant vers Olivier, toujours immobile à son côté :

— Et vous, comte, lui dit-il, êtes-vous des nôtres ?

— Vous me pardonnerez, monseigneur, mais j'ai mis tant de hâte à venir m'excuser auprès de vous que je n'ai fait aucun préparatif et que je suis, à mon grand regret, contraint de retourner à Mauvers.

— Eh bien ! écoutez, cher comte ; ceci se trouve à merveille. Vous êtes peu connu à la cour où jusqu'à présent, vous vous êtes abstenu de paraître. Nul n'a donc les yeux sur vous, et vous pouvez, presque sans danger, reparaitre à Paris. Rendez-vous donc auprès du duc de la Force, et entendez-vous ensemble. Il est bon que nous ayons là-bas quelques amis sur lesquels nous puissions compter. Ce que le duc vous dira de faire, faites-le pour les besoins de notre cause.

— Soit, monseigneur, mais à une condition.

— Laquelle ? mon cher comte.

— C'est qu'au premier danger vous m'appellerez près de vous.

— Quant à cela, vous pouvez y compter, comte, Diable ! vous n'êtes pas de ces hommes qu'on laisse en arrière.

— Merci, monseigneur, j'attends maintenant vos dernières instructions.

Le duc de Rohan tira ses tablettes, écrivit quelques mots sur une des pages qu'il arracha ensuite, puis, après l'avoir pliée, il la remit à Olivier en lui disant :

— Voici pour le duc de La Force. Et maintenant, adieu, ou plutôt au revoir, mon cher comte.

— J'ai votre promesse, monseigneur.

— Je ne l'oublierai pas. En route, messieurs !

Le duc de Rohan salua une dernière fois le comte, se mit à la tête de ses gentilshommes et s'éloigna au grand trot dans la direction de Corbeil, suivi de tous les cavaliers qui, tour à tour, en passant devant le comte du Luc, soulevèrent gracieusement leurs feutres.

— Eh bien ? demanda avec un sourire Olivier au capitaine, lorsqu'il se retrouva seul avec lui, comment trouvez-vous, compère, que j'aie joué mon « petit rôle, » ainsi que le disait le défunt roi Charles IX ?

— Mon cher comte ; sur ma foi ! vous avez été admirable. Allons ! je ne désespère plus de vous ; je crois que j'arriverai à en faire quelque chose. Vous voici au mieux avec le duc de Rohan, chargé d'une mission officielle. De plus, nous sommes fixés sur un point.

— Lequel ? demanda en riant le comte.

— C'est que, au lieu d'être perdus dans un désert, nous nous trouvons à une demi-lieue à peine de la charmante ville de Corbeil, où nos chevaux peuvent nous conduire en moins de dix minutes.

— Pourquoi aller à Corbeil ?

— Pour une foule de raisons.

— Diable ! c'est beaucoup.

— Rassurez-vous, je ne vous en dirai que quelques-unes.

— Je préfère cela. Allez, je vous écoute.

— La première, c'est qu'il commence à faire nuit et que nous sommes très-loin soit de Paris, soit de Mauvers, ensuite nos chevaux sont fatigués ; de plus, pour ma part, je ne sais s'il vous en arrive autant, je meurs littéralement de faim ; puis, avant que de rentrer à Paris, je crois que nous ne ferions pas mal de convenir de nos faits, et de bien nous entendre sur la conduite que nous devons tenir dans la circonstance présente. Quant aux autres raisons...

— Je vous en dispense, capitaine.

— Bah !

— Oui, je trouve celles-ci excellentes ; elles me suffisent parfaitement.

— Très-bien ! alors nous allons souper ?

— Quand vous voudrez.

Une demi-heure plus tard, nos deux aventuriers étaient assis face à face à l'hôtel de la « Herse d'or, » à Corbeil, et attaquaient de bon appétit, un magnifique salmis de bécasses, placé devant eux.

Il est de notre devoir de constater, pour rester dans la vérité, que le capitaine seul mangeait franchement et de bon cœur. Le comte se bornait à grignoter du bout des lèvres les morceaux posés sur son assiette.

Pendant tout le repas, à cause peut-être des allées et venues incessantes des domestiques, la conversation ne roula que sur des sujets futiles et ne fut qu'un échange de mots pour ainsi dire lancés au hasard. Mais lorsque le dessert eut été placé sur la table, les vins fins apportés, et que les valets, sur un signe du comte, eurent définitivement battu en retraite, le capitaine déboucha une bouteille de vin d'Espagne, emplît les verres, prit le sien, et le choquant contre celui du comte :

— À notre réussite, ami ! lui dit-il.

Et il but :

— Que voulez-vous dire ? lui demanda Olivier.

— « Patienza, signor, » comme disent les Italiens, répondit en souriant le capitaine, « chè va piano va sano, chè va san, va lontano, »

Il rejeta alors le corps en arrière, s'appuya carrément sur le dos de son fauteuil, fouilla dans une des immenses poches de son haut-de-chausse, en retira la pipe noire au tuyau microscopique que déjà nous connaissons, la bourra avec le soin consciencieux que tout fumeur émérite apporte à cette opération délicate ; puis il prit un morceau de papier dans une autre de ses poches, le tordit, l'approcha de la flamme de la chandelle, alluma sa pipe, but une énorme rasade, posa ses deux coudes sur la table, avança le haut du corps vers son ami, et s'enveloppant d'un immense nuage de fumée bleufâtre :

— Causons, voulez-vous ? lui dit-il de cet air moitié figue, moitié raisin qu'il savait si bien prendre en certaines circonstances graves.

À la vue de ces formidables prépa ratifs, le comte avait vaguement compris qu'il allait se passer quelque chose de sérieux. Aussi, faisant contre fortune bon cœur, s'était-il résigné.

— Parlez, capitaine, répondit-il.

— Vous ne fumez pas ? lui demanda l'aventurier entre deux bouffées.

— Non, capitaine, et je le regrette, puisque cela me prive de vous tenir compagnie.

— Ah ! mon cher comte, quel malheur que, dans la disposition d'esprit où vous êtes, vous n'ayez pas cette bienheureuse habitude de fumer ! Nicot est un bien grand homme ! Le monde s'en allait mourant, c'est lui seul qui l'a sauvé. Le tabac, mon cher comte, fait oublier la douleur, rêver tout éveillé des richesses que l'on n'a pas, des femmes que l'on voudrait avoir. D'un pleutre il fait un homme d'esprit, d'un misérable mendiant l'égal des princes. Pour le fumeur, la réalité devient un songe, le souge une réalité. Enfin, que vous dirai-je ? C'est un consolateur, un ami de toutes les secondes, en un mot la panacée universelle que depuis si longtemps cherchent vainement les philosophes. Le tabac, voilà la véritable pierre philosophale. À votre santé, comte ! et que béni soit le vieux Derviche qui, le premier, à la Mecque, m'apprit à fumer !

Le comte trinqua machinalement.

L'aventurier fuma pendant trois ou quatre minutes, sans prononcer un mot, s'enveloppant d'un nuage au milieu duquel il disparaissait presque ; puis il releva la tête, et, après avoir examiné son interlocuteur en clignant légèrement les yeux :

— Vous vous croyez trahi, vous voulez vous venger, n'est-ce pas, comte ? dit-il.

— Oh ! s'écria le comte d'une voix sourde.

— Pardon ! ne m'interrompez pas, je vous prie : ce ne sont pas jeux d'enfants que ceux que nous voulons faire. Je dis nous, parce que nous formons un seul cœur en deux personnes. Cette vengeance que vous méditez, je veux, je dois vous aider à l'obtenir ; mais non pas mesquine, cachée, misérable, non ! Il faut qu'elle soit éclatante. Pour cela il est important, avant tout, que nous nous entendions bien. Je suis de sang-froid, moi ; vous, vous êtes à moitié fou de douleur ; la raison est donc de mon côté.

— Mais...

— Ah ! pas un mot, comte, ou sinon je m'arrête.

— Parlez, mon ami, parlez !

— Soit, mais plus d'interruptions. La situation la voici : elle doit être avant tout nettement établie, afin qu'il ne puisse y avoir à l'avenir aucun malentendu possible entre nous. Vous accusez votre femme de vous avoir trahi ou trompé, le mot ne fait rien à la chose. À tort ou à raison, je ne discute pas ce fait,

vous prétendez avoir dans les mains toutes les preuves de cette trahison, et je constate dès à présent, que toutes les apparences sont contre la comtesse.

— Les apparences !... fit le comte d'une voix sourde.

— J'ai dit les apparences et je le répète, répondit fermement l'aventurier. En pareil cas, mon cher comte, ce qui trompe surtout, ce sont les certitudes que l'on croit avoir. En certains cas, rien n'est plus faux que le vrai. Et ne vous y trompez pas, mon ami, ceci n'est pas un paradoxe ; je vois d'autant plus clair que, à part mon amitié pour vous, je suis plus désintéressé dans la question. Je ne connais pas la comtesse, moi. A peine l'ai-je vue pendant quelques minutes ; mais son regard est si pur, si limpide, son sourire si franc que, malgré moi, et plus de preuves l'accuseraient-elles encore, que je vous dirais ce que vous dis en ce moment... Non ! comte, votre femme n'est pas coupable !

— Capitaine !

— Que me direz-vous ? Rien qui vaille ; vous êtes un enfant qui, des choses de ce monde, ne sait que le premier mot, heureusement pour lui. Gâté par la fortune au premier pli que le hasard fait dans votre bonheur, vous vous croyez perdu sans retour. Allons donc ! la vie n'est qu'une longue souffrance ; c'est l'adversité qui fait les hommes, et vos yeux, perdus jusqu'à ce jour dans l'éther bleu du ciel, ne se sont jamais abaissés vers la terre où râlent, sans espoir, tant de douleurs. Soyez homme, vous dis-je ; apprenez à souffrir ; vous avez été trahi, trompé, bafoué, c'est vrai ! Je le constate avec vous. La trahison est flagrante, horrible. Et corbieux ! ce qui vous arrive à vous, arrive tous les jours à d'autres qui l'ont mérité moins que vous encore, car, entre nous, vous avez fait tout ce qu'il fallait pour qu'il en soit ainsi.

— Moi ?

— Oui, vous, et rien ne me serait plus facile que de vous le prouver.

— Oh ! parlez, parlez, capitaine !

— Non, car en ce moment vous ne me croiriez pas. Mais n'ayez peur. Un jour, bientôt peut-être, si vous consentez à vous laisser guider par moi, cette preuve, je vous la donnerai, si irrécusablement vraie, que vous serez contraint, malgré vous, de reconnaître vos torts. Donc vous avez été trahi, ceci est indiscutable ; mais par qui ? « That is the question. » Voilà la question, ainsi que je l'ai entendu dire par un vieux reître anglais. Pour moi, la comtesse est innocente ; je la mets dès à présent hors de cause. Mais il ne s'en suit pas de là que d'autres ne soient point coupables, au contraire. Vous et la comtesse, mon cher Olivier, vous êtes, à votre insu, enveloppés dans un réseau inextricable d'infamies dont vos ennemis tiennent les fils.

— Mes ennemis ?

— Eh ! oui, vos ennemis, enfant que vous êtes ! Avez-vous donc la prétention, naïf et bon comme vous l'êtes, semant les bienfaits à pleines mains, de ne pas vous être fait de formidables ennemis ? Cela, par ma foi ! serait par trop niais, et vous êtes un homme trop intelligent pour ne pas le comprendre, si vous voulez cinq minutes y réfléchir sérieusement. Ce sont ces ennemis qui se cachent lâchement dans l'ombre qu'il faut découvrir, dont il faut dévoiler les trames ténébreuses, et, comme on le dit vulgairement, qu'il faut prendre la main dans le sac. Et nous y parviendrons, corbieux ! je vous le jure. Mais il faut pour cela, comte, que vous ayez foi non seulement dans mon amitié, mais encore dans ma vieille expérience ; que vous me laissiez agir sans entraver ce que j'ai résolu de faire, que vous ne vous jetiez pas

à la traverse de mes projets, et que, par des coldres d'enfant et des jalousies ridicules, vous ne m'empêchiez pas de vous donner la grande joie de cette vengeauce que vous désirez si fort !

— Vous tenez entre vos mains, mon ami, le seul lien qui me rattache à la vie, dit le comte d'une voix profonde. Une minute a suffi pour me réduire à l'état le plus misérable, perdre mon avenir, détruire à jamais mon bonheur. Vous avez raison ; j'ignore complètement l'existence que nous a faite la société égoïtes dans laquelle nous vivons, enfermés comme des lions en cage. Le coup imprévu qui m'a frappé devait me tuer ou me rendre fou. J'ai échappé, je ne sais comment, à ce double malheur, par miracle sans doute. Dieu est bon ; comme vous l'avez dit, vivre c'est souffrir, et Dieu veut peut-être m'apprendre la vie par la douleur. Vous êtes désormais mon seul ami, capitaine ; le seul homme dans lequel j'aie foi ; le seul bras fort sur lequel je puisse m'appuyer dans l'infortuné. Ce que vous me direz de faire, je le ferai ; où vous me direz d'aller, j'irai, sans me plaindre sans récriminer, sur ma foi de gentilhomme, je vous le jure ! Mais, je vous en prie, capitaine, ne me soyez pas si rude. J'ai le cœur brisé et vous le voyez, en vous parlant, malgré moi, les larmes tombent de mes yeux. Oh ! je l'aime tant, si vous saviez, capitaine !

— Pleurez, mon ami, les larmes qui tombent sur le cœur le rafraîchissent. C'est une rosée du ciel dont Dieu a laissé filtrer quelques gouttes dans l'âme de l'homme. Pleurez, mais soyez fort.

— Je m'abandonne à vous ; sauvez-moi.

— Soit ! avant trois mois vous serez vengé ; c'est moi qui vous le jure à mon tour.

Il y eut un instant de silence. Chacun des deux hommes réfléchissait profondément.

Ce fut le capitaine qui le premier renoua l'entretien.

— Corbieux ! dit-il avec une fausse gaieté en tendant son verre plein au jeune homme, à votre santé, comte, et nargue le chagrin ! Au diable le souci ! Pour vous, dès aujourd'hui une autre vie commence.

— Oui, répondit tristement Olivier en hochant la tête, une vie d'angoisses et de douleurs. Mais peu importe ! je ne me laisserai pas abattre ; je saurai faire bravement tête à l'orage.

— Bien parlé, corbieux ! D'ailleurs, les tracés de la politique ne tarderont pas à absorber complètement votre esprit et à détourner vos pensées de vos affaires personnelles ; et puis, si vous m'en croyez, vous cesserez de regarder en arrière pour ne plus songer qu'à l'avenir.

— Je tâcherai, dit le comte.

Le lendemain, à huit heures du matin, le comte du Luc et le capitaine Vatan se présentaient à l'hôtel de La Force.

Le duc les reçut aussitôt, et, après avoir lu les quelques mots tracés à la hâte par le duc de Rohan et que le comte lui avait remis, le duc eut avec les deux gentilshommes un entretien dont le résultat fut que le comte étant demeuré jusque-là étranger à toutes les menées politiques, qui depuis la régence de Marie de Médicis, avaient si fortement agité le royaume, ses opinions étaient, par conséquent, complètement ignorées de la cour ; qu'il pouvait sans inconvénient demeurer à Paris où, grâce à sa fortune, sa jeunesse et sa bonne mine, il lui serait facile de se créer des relations importantes avec les protestants habitant Paris et d'en former un faisceau qui, à un moment donné, et si le succès couronnait les efforts du duo de Rohan, ouvrirait sans coup férir les portes de la capitale aux chefs de la religion.

L'entreprise était rude : elle nécessitait une grande finesse et surtout un profond esprit d'intrigues. De plus, cette mission dont les chefs du parti chargeaient le comte en le mettant en relief, lui donnait une importance d'autant plus grande qu'il devenait le seul chef réel du mouvement, non-seulement à Paris, mais dans toutes les villes de France ; le duc de La Force étant contraint d'aller rejoindre au plus vite M. de Rohan, et de déléguer ainsi au comte du Luc tous ses pouvoirs.

Le comte fut flatté de cette confiance que lui témoignaient les chefs les plus estimés de la religion. Il comprit toute la gravité des devoirs qui lui étaient imposés, et promit au duc le plus entier dévouement.

Celui-ci lui donna alors des instructions détaillées sur les moyens qu'il devait employer pour réussir, et lui remit plusieurs lettres pour des hommes influents dont le concours efficace lui était assuré.

Le capitaine Vatan, que le comte avait présenté au duc de La Force, s'engagea de son côté, moyennant une somme qui fut débattue entre lui et le duc, et qui lui fut immédiatement comptée, à servir le parti protestant pendant cinq mois ; à lever à ses frais une troupe de deux cent cinquante d'hommes résolus, toujours prêts à agir au premier signal, et de plus, à se faire le lieutenant du comte du Luc et à aider de tout son pouvoir au succès de sa mission,

Le capitaine, en vieux routier qu'il était, exigea qu'il fût bien entendu que, si son engagement n'était pas renouvelé quinze jours avant l'échéance, le 22 février à minuit, jour et heure où cet engagement devait finir, il serait libre de servir le parti qui lui conviendrait le mieux ; et de passer dans ce parti avec tous les hommes dont il disposerait, sans que l'on eût aucun reproche à lui adresser.

Tout cela bien convenu, bien arrêté et surtout bien signé par les parties, le duc de La Force prit congé des deux gentilshommes et le soir même il quitta Paris.

Voici quel fut le point de départ de la métamorphose complète qui s'opéra dans la façon de vivre, dans les habitudes et presque dans le caractère du comte du Luc.

Si, pendant les premiers jours, il s'astreignit à jouer une espèce de comédie, peut-être bientôt, nous ne saurions l'affirmer, se laissa-t-il entraîner à jouer son nouveau rôle au naturel, et le sévère huguenot devint-il en effet un véritable raffiné.

Quoi qu'il en soit, et malgré les apparences frivoles dont il s'entourait, le comte du Luc, avec une habileté que l'on aurait été loin de supposer chez un homme complètement ignorant des trames diplomatiques, avait trouvé le moyen de mener de front ses affaires et ses plaisirs et de s'acquitter de sa mission avec un succès beaucoup plus grand que lui-même n'avait osé l'espérer.

Voici le résumé succinct de ce qui s'était passé pendant les deux mois qui séparent la première partie de cette histoire de la seconde.

Plusieurs événements de moindre importance avaient eu lieu encore, mais, quant à présent, nous les passons sous silence, parce qu'ils s'expliqueront d'eux-mêmes dans la suite de ce récit que, maintenant, nous allons reprendre.

III

OU IL EST PROUVÉ, UNE FOIS DE PLUS, QUE LE SEUL MOYEN DE BIEN ENTENDRE C'EST D'ÉCOUTER.

Tout en causant, les deux gentilshommes avaient descendu la vieille rue du Temple ; ils se trouvaient à l'angle de la rue des Poulies, lorsque tout à coup le capitaine fit un vif mouvement de surprise qu'il réprima aussitôt.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? lui demanda le comte.

— Rien ; ou plutôt si..., répondit l'aventurier. Je me rappelle à l'instant même que j'ai une course importante à faire ici, à côté, et ma foi ! puisque je me trouve dans le quartier, je veux profiter de l'occasion.

— Bon ! quelque belle éplorée sans doute à consoler, dit Olivier en ricanant.

— Oh ! fit le capitaine en retroussant sa moustache d'un air vainqueur, vous ne le croyez pas !

— Non, si peu ! c'est-à-dire que j'en jurerais. Allez à vos affaires, mon cher capitaine, souvenez-vous seulement que nous avons rendez-vous, à dix heures, ce soir, chez Double-Épée.

— Oh ! je vous aurai rejoint avant cela. Est-ce que vous ne comptez pas dîner à la chère Licorne ?

— Je ne sais trop. Je vais descendre tout doucement jusqu'au Port-au-Foin, et de là je suivrai, le long de la rivière, peut-être jusqu'au Pont-Neuf. Dans tous les cas, il est probable que vers cinq ou six heures je serai chez Double-Épée. Si vous voulez dîner avec moi, tout à votre service, mon cher.

— Je ne dis pas non.

— Comme vous voudrez ; seulement je ne vous attendrai pas.

— C'est cela, au revoir !

— Au revoir, cher ami.

Ils se séparèrent.

Le comte du Luc continua à descendre nonchalamment la rue Vieille-du-Temple. Le capitaine, au contraire, tourna rapidement le coin de la rue des Poulies.

Aussitôt qu'il eut quitté son ami, le capitaine rabaissa sur ses yeux les ailes de son feutre, s'enveloppa jusqu'au nez dans les plis de son manteau et commença à faire de telles enjambées qu'un cheval au trot aurait eu certes de la peine à le suivre.

La rue des Poulies était assez déserte. A part quelques bourgeois qui rasaient d'un pas hâtif les maisons et un cavalier qui remontait la rue, le capitaine s'y trouva à peu près seul.

— Voilà mon homme ! murmura l'aventurier de ce ton gouailleur dont il avait l'habitude. Corbieux ! cette fois je saurai où il va, ou le diable m'emporte !

Il ralentit alors sa marche et régla son pas sur celui du cavalier, de façon à ne pas laisser soupçonner à celui-ci qu'il était suivi.

Le comte du Luc s'était donc trompé en supposant que le capitaine le quittait pour se rendre à un rendez-vous d'amour.

Les deux hommes marchèrent ainsi assez longtemps à la suite l'un de l'autre ; le cavalier, la tête baissée, laissant presque marcher son cheval à sa guise, ne semblait avoir aucune hâte d'atteindre le lieu où il se rendait.

Ce cavalier était de petite taille, d'apparence presque enfantine, et, malgré la longue épée dont la pointe apparaissait sous son manteau qui, entre parenthèse, l'enveloppait jusqu'aux yeux, on l'eût plutôt pris pour un page que pour un homme fait.

En arrivant à la place Royale il s'arrêta et sembla chercher quelqu'un ou quelque chose autour de lui.

Presque aussitôt, un grand diable de laquais, à mine patibulaire, nu teint cuivré et à l'air insolent, qui gardait un cheval attaché à un anneau d'une des arcades, s'avanga rapidement vers le cavalier qu'il salua jusqu'à terre, et attendit ses ordres.

L'inconnu se pencha vers le laquais, échangea quelques mots à voix basse avec lui, puis il mit lestement et gracieusement pied à terre.

Mais, dans ce mouvement, si rapide qu'il fut, les plis du manteau se dérangèrent pendant une seconde, et cette seconde suffit pour que le capitaine qui, embusqué près d'un arbre, avait suivi curieusement tout ce qui se passait, murmurât à part lui :

— Corbieux ! je ne m'étais pas trompé, c'est bien elle. Que vient elle faire par ici.

Pendant ce temps, le cavalier avait jeté la bride aux mains du laquais, s'était enveloppé de nouveau dans son manteau, puis il s'était enfoncé à grands pas sous les arcades après avoir dit ces simples mots :

— Ne bouge pas jusqu'à mon retour, Mahom !

Recommandation à laquelle le laquais avait répondu :

— Soyez tranquille !

Aussitôt qu'il avait vu l'inconnu s'éloigner, le capitaine s'était mis de nouveau à sa poursuite.

L'inconnu suivit pendant un instant les arcades, puis il traversa la place, fit quelques détours à travers les arbres dans le but sans doute, comme le supposa le capitaine, de faire perdre sa piste à ceux qui auraient tenté de l'épier, puis tout à coup il disparut comme un farfadet sous la voûte sombre de la porte d'un magnifique hôtel.

Le capitaine Vatan était un trop fin limier pour se laisser dépister par les ruses plus ou moins adroites de l'individu qu'il voulait connaître. Aucun de ses mouvements ne lui avaient échappé. Mais force lui fut de s'arrêter à quelques pas de l'hôtel devant la porte duquel se tenait un monde de laquais.

Deux choses importaient à l'aventurier. D'abord, savoir quel était l'hôtel dans lequel avait disparu l'individu qu'il suivait ; puis quel motif l'amenait dans cet hôtel.

A la rigueur, la première chose était facile. La seconde, au contraire semblait d'une difficulté extrême.

Mais l'aventurier en avait vu bien d'autres. Il ne se décourageait pas facilement.

Il appuya l'épaule contre un arbre, baissa la tête sur la poitrine et se mit à réfléchir profondément.

Depuis deux ou trois minutes à peine, il était dans cette position, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule et qu'une voix joyeuse dit à son oreille :

— Que faites-vous donc là, capitaine ; est-ce que vous dormez ?

— Non certes, ami Clair-de-Lune, seulement je ne le cache pas que je suis très-embarrassé.

— Bah ! qu'est-ce que vous avez donc ? demanda Clair-de-Lune, car c'était en effet le chef des « Vauriens du Pont-Neuf » qui avait si à l'improviste interrompu les rêveries de l'aventurier,

— Avant tout, explique-moi donc comment diable il se fait que je te rencontre par ici. Est-ce que tu y connais quelqu'un ?

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE IX

ORQUEIL ET CRÉDULITÉ

— Les nouvelles sont-elles bonnes ?

— Excellentes ; le feu couve partout sous la cendre ; que nous disions un mot il va y avoir un soulèvement général, à Kief, à Kazan, à Odessa, à Moscou, ici, dans toutes les villes un peu considérables.

— Parfait ! et de l'étranger ?

— Les loges travaillent énormément, un de nos émissaires qui est allé se plaindre qu'on nous oubliait, écrit que tous les comités vont s'occuper de nous. Tu sais qu'ils n'ont pas réussi avec les rois d'Espagne et d'Italie, pas plus qu'avec Guillaume de Prusse, cela les a un peu refroidis, on va laisser les gouvernements en repos dans ces pays-là, jusqu'à nouvel ordre bien entendu, mais pour nous secourir de toute manière, et ma foi nous avons résolu de commencer immédiatement la campagne.

— Dans ce cas je te recommande un fameux scélérat, qu'il serait bien temps de supprimer.

— Vraiment ! lequel ? demanda Fœdora, auquel ce mot de supprimer fit un froid au cœur.

— Ce brigand de colonel Artamof.

— Il a été question de lui, reprit la jeune fille avec hésitation.

— Et qu'avez-vous décidé ?

— Les secrets du comité ne m'appartiennent pas, répondit Strella, toujours hésitante, puis elle ajouta : C'est cependant quelque chose de bien grave de tuer un homme.

— C'est bien plus grave de le laisser vivre quand il est dangereux, s'écria Nadiège avec un rire sec et dédaigneux, aussi j'espère bien que ma princesse Nihil aura su remplir son devoir.

— Je l'ai rempli, reprit la comtesse presque à voix basse, et comme se parlant à elle-même.

Poupée sans ressort, pensa la Sibérienne, nous t'avons bien jugée en ne te découvrant ni nos noms, ni nos projets ; la condamnation d'un misérable chef de police te fait trembler ; que deviendrais-tu donc si tu savais que ton empereur... Mais sans rien laisser deviner de ses pensées, elle se mit à exalter le patriotisme de cette jeune fille de l'aristocratie qui, secouant les préjugés de sa caste et sachant faire céder une pitié naturelle et un cœur généreux aux grands mouvements d'une âme, décidée à sacrifier ses plus chères affections, n'écoutait que la voix du devoir et s'immolait en victime à l'amour de son pays, la régénération de la société, au triomphe de l'idée appelée à renouveler un monde décrépité, odieux, tombant de vétusté.

Ces grands mots vides de sens, mais d'autant plus sonores qu'ils sont plus creux, produisirent leur effet habituel sur l'esprit utopiste, rêveur et facilement enthousiaste de la jeune Russe.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que, grisée par ces discours et fière de ce qu'elle avait fait Fœdora, si on lui eut présenté la plume, aurait d'une main ferme signé par patriotisme l'arrêt condamnant à mort l'excellent Pankratief ou la pieuse comtesse Tatiana.

Enhardi par son premier succès la Sibérienne voulut sonder plus profondément le terrain.

— Vraiment ! fit-elle d'un air dégagé, cet Artamof est un vil scélérat qui mérite cent fois la mort, mais, entre nous, crois-tu que les maîtres qui emploient de tels valets soient moins coupables qu'eux ?

— En effet, répondit Strella qui, en ce moment se regardait tout au moins comme une Judith ou une Débora, si j'avais à choisir entre lui et Drentheln, je serais assez embarrassée, l'un vaut l'autre.

— Je ne suis pas de cet avis, reprit Nadiège en prenant sur la table une brochure qu'elle feignit de parcourir pour ne pas regarder son amie ; pour moi, la culpabilité augmente avec le grade ou la position sociale, et si le colonel des gendarmes est un scélérat, le général qui lui commande les actes honteux et barbares dont il se souille, est doublement criminel. Voyons, ai-je raison ?

— Tu es au moins logique, répondit la comtesse redevenant un peu inquiète.

— Et si Drentheln est doublement coupable, que devons nous penser de son chef à lui ?

— Il n'en a pas.

— Tu te trompes, il y a au Palais d'hiver un homme avec qui Drentheln confère, un homme dont il reçoit les ordres, cet homme le connais-tu ?

— L'Empereur ! murmura Fœdora épouvantée ; puis prenant vivement sa terrible complice par le bras : oh ! non, ce n'est pas de lui que tu veux parler, fit-elle avec précipitation et comme voulant s'étourdir elle-même. L'empereur est en dehors de tout cela, il est bon, lui, il a émancipé les paysans, il ne s'oppose pas aux réformes, il a donné accès aux places à tous les étudiants, aux fils de popes comme aux autres ; pour moi, en particulier, il s'est toujours montré...

— Bravo ! ricana la Sibérienne, bravo ! comtesse Fœdora Mikalovna Kourdoukof, Sa Majesté Impériale peut compter sur l'inaltérable fidélité de son humble servante et, pour combler la mesure de cet enthousiasme, ridicule, il ne vous reste plus qu'à charger la nihiliste Strella, membre du comité directeur de Saint-Petersbourg, la patriote qui vient de condamner à mort Artamof, car à tes réponses je vois bien que tu l'as condamné, la fondatrice de l'imprimerie clandestine dont les libelles font osciller le trône de ton idole, l'admiratrice de Véra, celle qui a acheté les juges et épouvanté les jurés pour leur faire déclarer que l'accusée avait bien fait de tirer sur un Trépof, oui, il ne te manque plus que d'aller prononcer un panégyrique de cet excellent Empereur et de demander au comité des martyrs de voter une statue à leur persécuteur, au continuateur des violences et des injustices de Nicolas, à... elle s'arrêta comme épuisée par cette fougueuse et longue apostrophe, se laissa tomber sur un fauteuil où, cachant sa tête entre ses mains, elle éolata en sanglots.

Stupéfaite, intimidée par cette scène de haute comédie qu'elle prenait au sérieux, la comtesse qui, tout à l'heure, était prête à se révolter à la seule idée qu'il pût être question d'un complot tenté directement contre la personne de l'empereur, demeura interdite, sans parole, se demandant, si réellement elle n'avait pas manqué à tous ses serments et ne s'était pas couverte de ridicule aux yeux de son amie.

Nadiège sentait sa supériorité et devinait ce qui se passait dans l'esprit de sa compagne effarée ; aussi continuait-elle à feindre le plus violent désespoir.

Cette scène se prolongeait, il fallait cependant y mettre un terme, ce fut encore Fœdora qui fit les premières avances.

Certainement elle n'était pas assez ridicule, assez oublieuse de ses promesses et de ses serments pour vouloir soutenir l'autorité de l'Empereur, elle savait bien qu'il était nécessaire pour le bonheur des peuples, que sa couronne lui fut enlevée, mais en renversant l'Empereur, était-il donc impossible de respecter l'homme. Eulovons-lui son entourage, ses policiers, ses gendarmes, son armée, il faudra bien qu'il cède et se retire.

— Les empereurs et les rois n'abdiquent que contraints par la force, gémit la Sibérienne pour triompher de la violence, il faut user de violence ; pour abattre la force, il n'y a que la force. Mais à quoi bon discuter contre un préjugé aussi enraciné que le respect servile pour les rois, et quels raisonnements employer, quand un semblable préjugé a pu prendre racine dans une intelligence cultivée comme celle de ma Strella.

Lorsqu'il s'était agi d'Artamof, Fœdora avait cédé tout à coup, par pure vanité, à présent qu'il était question de l'empereur, elle avait commencé par résister, puis peu à peu elle cédait, avec douleur il est vrai, mais à chaque phrase elle perdait du terrain, elle le sentait et cherchait à se raccrocher à une objection, comme un nageur en danger qui se sentant emporté par le courant saisit ça et là une touffe d'herbes flottantes une cime de roseaux, une branche trop faible qui l'arrêtent quelques secondes, cèdent bientôt et sont entraînés avec lui.

La conscience de la jeune fille se révoltait de se sentir domptée.

Ah ! qu'en ce moment de lutte suprême elle aurait voulu ne jamais s'être engagée dans la politique, n'avoir jamais joué avec les conspirations, ne pas s'être laissée enlacer dans les filets de ces maudites sociétés secrètes qui, de leurs adeptes, font des esclaves et condamnent des natures nées généreuses et bonnes à toutes les hontes, à tous les crimes, à toutes les infamies.

Il n'était plus temps, elle se sentait prise, invinciblement enchaînée par ses actes, par ses serments, par le funeste honneur qu'elle avait ambitionné ; elle avait rêvé la gloire, elle avait voulu se poser en héroïne, elle se voyait ridicule même aux yeux de celle en qui elle avait mis sa plus grande confiance ; son orgueil se réveilla.

A travers ses paupières à demi-fermées, l'implacable Nadiège épiait sa proie ; elle vit à l'état d'éperduement de son amie, que le moment était venu et, se redressant tout à coup :

— Ecoute, Fœdora, lui dit-elle, si réellement tu ne te sens pas la force de tenir tes promesses, si après t'être fait introduire dans le comité mystérieux dont tu fais partie depuis quelques heures, tu songes, je n'irai pas jusqu'à dire à nous dénoncer, mais à te séparer de tes frères, des apôtres de la régénération sociale, si tu préfères la honte de l'esclavage au périlleux honneur d'un affranchissement qui demande pour se réaliser un courage indomptable, dis le moi, dis-le franchement, demain tu seras débarrassée de la confidente de tes faiblesses, demain...

— Quoi, tu songerais à partir ?

— A partir pour le néant ! s'écria la Sibérienne en montrant à son doigt la bague dans le chaton de laquelle était renfermé un subtil poison : mourir, n'est rien, mais voir ma Fœdora déshonorée, oh ! jamais !

Ce coup de théâtre réussit.

— Vie donc ! s'écria la comtesse dont les traits prirent une expression terrible, vis et mourent tous les rois, j'ai juré haine à la tyrannie, je tiendrai mon serment.

— Enfin je te retrouve, noble cœur, s'exclama la comédienne

on serrant sa victime dans ses bras, je t'aimais seulement, à présent je t'aime et t'admire.

— Ouf ! quelle pâte molle me suis-je donc chargée de pétrir, disait la vindicative institutrice, le lendemain au frère Brémoud, membre comme elle du comité secret, il m'a fallu hier soir jouer avec cette niaise la passion à tous crins et menacer de me frapper à ses pieds du poignard tragique, pour l'empêcher à notre prochaine soirée de faire quelque esclandre ridicule. Figure-toi, mon cher, quelle tient encore à son Empereur.

— La sottise ! fit l'ex-colonel des fédérés.

— Enfin elle a sacrifié son amour sur l'autel de notre amitié, reprit la Sibérienne en riant.

— Bah ! quelle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, M. Alexandre sera condamné à mort, fit le professeur du corps des cadets, en régularisant ses favoris avec un petit poigne à miroir qu'il portait toujours sur lui, cela ne fait aucun doute, mais entre condamner et exécuter il y a un abîme, le comité a-t-il sous la main un gaillard solide et qui ne boude pas ?

— Je pourrai te dire cela demain, je dois m'aboucher aujourd'hui avec un des plus farouches mécontents, une sorte de fanatique qui vit seul aux îles, un vrai miniaque illuminé, une de ces imaginations malades qui se croient appelées à l'assassinat par je ne sais quelle puissance mystérieuse et qui vont à la mort comme au martyre.

— Est-il affilié à notre société ?

— Non, te dis-je, c'est une sorte d'ours des bois, ne voyant personne, ne connaissant personne, mais furieux contre tout le monde.

— Excellent ! excellent ! ces gens là sont les meilleurs pour un coup de main, ils frappent fort et s'ils sont pris ne peuvent pas compromettre.

En causant ainsi, ils étaient arrivés sur le pont Nicolas, lorsqu'ils virent tout à coup les traîneaux se ranger avec empressement et les piétons s'arrêter en se découvrant avec respect.

Presque au même moment passa une troisième, traîneau à trois chevaux, glissant rapidement sur la neige que les pieds des superbes trotteurs soulevaient en nuage diamanté !

— L'Empereur ! fit le Français en soulevant sa casquette de tehinovnik, tandis que sa compagne s'inclinait profondément.

C'était, en effet, Alexandre, revenant seul avec un aide de camp, d'une promenade dans les îles et rentrant au palais pour y reprendre ses travaux interrompus par une course de quelques heures au grand air.

Son visage était pâle et fatigué, ses yeux bleus, dont chacun connaît la bienveillante douceur, paraissaient ternis par des préoccupations bien naturelles à une époque où la Russie avait à soutenir à l'extérieur avec la Turquie une glorieuse mais coûteuse guerre, compliquée par les troubles intérieurs que fomentait la secte odieuse des Nihilistes.

D'un geste affable l'Empereur touchait à chaque seconde la visière de sa casquette militaire, répondant à droite et à gauche aux saluts qui lui étaient adressés.

— A cette distance, avec un revolver, il me semble que je ne l'aurais pas manqué, dit le fédéré à voix basse.

— Avec un bon stylet, quand il sort à pied, le coup serait bien plus sûr, répondit Nadiège sur le même ton. Pour ma part je préférerai toujours le couteau au pistolet.

— Affaire de goût, observa Brémoud en souriant ; au revoir, ce soir à cinq heures je viendrai donner ma leçon.

— D'ici-là, j'aurai peut-être vu Ignotus, reprit la Sibérienne en lui serrant la main.

— Et moi, appris quelque chose d'intéressant, mais il faut que je me hâte, c'est aujourd'hui jour de rapport.

Ils se quittèrent en se serrant la main, elle se rendant chez Tarakanof, lui prenant un traîneau pour arriver plus vite à une petite maison où il avait pris son logement et qui doublait celle dans laquelle se trouvaient les bureaux du colonel Artamof.

Par une coïncidence qui n'était assurément pas fortuite, le cabinet placé derrière la chambre où couchait le professeur de français, était adossé au cabinet particulier du colonel des gardes.

Rentré chez lui Brémoud quitta ses bottes, chaussa des pantoufles de feutre, s'approcha du poêle placé à l'angle de cette pièce contre le mur mitoyen, formé, comme presque tous les murs en Russie par un triple rang de briques.

Dans ce mur s'enfonçaient trois supports de bois soutenant la planche d'une étagère.

Un de ces supports était libre, le tehinovnik le retira avec précaution et colla son oreille à l'ouverture béante, masquée seulement de l'autre côté par l'épaisseur d'une toile sur laquelle se trouvait collé le papier de la tenture de la chambre voisine.

Aucun bruit ne se faisait entendre : le tehinovnik regarda sa montre et vit qu'il lui restait encore un quart d'heure à attendre.

Il repassa dans sa chambre, en ferma à clef la porte donnant sur le palier et s'assit près du feu pour lire son journal la « Gazette officielle de Police », émaillée d'ordonnances, d'arrestations et de nouvelles plus ou moins agréables pour un conspirateur.

Soudain une clef tourna dans la serrure de la chambre voisine, un bruit de pas et un cliquetis de sabre se firent entendre accompagnés d'un dérangement de meubles.

Le colonel venait d'entrer ; retenant sa respiration et évitant de faire le moindre bruit, Brémoud reprit son poste, l'oreille aux aguets.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis un timbre résonna et la porte s'ouvrit de nouveau.

Sans doute le colonel avait une liste sous les yeux, car il jeta un nom à la personne qui s'était présentée, et l'instar d'après un « J'ai l'honneur de saluer Votre Excellence, » agrémenté d'un cliquetis d'éperons annonça la présence d'un militaire.

(A CONTINUER.)

A la demande d'un grand nombre de nos lecteurs, afin de permettre à ceux qui n'ont pas encore payé de gagner les 5 pour cent accordés aux souscripteurs ayant payé dans le cours des trois premiers mois de leur abonnement, nous avons résolu de prolonger le temps usqu'au 1er juin prochain.

« LE FEUILLETON ILLUSTRÉ »

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0

Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin de chaque mois.

MORNEAU & CIE.,

Boîte 1383, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques